

MÉMORIS

Laurence Piaget-Dubuis

En cinq tours de cadran, nous avons parcouru une première portion de chemin, traversé le pont suspendu de cent vingt-quatre mètres de long qui garantit une liaison sûre de la Belalp à la Riederal et enjambe les gorges de Massaschlucht profondes de cinquante mètres. Une comparse cumule la malchance, les semelles de ses chaussures de marche se décollent et elle subit un malaise dû au surpoids de son sac à dos rempli de matériel vidéo. Après une courte nuit à la villa Cassel de Riederalp, des chaussures neuves et une charge allégée (20 kg tout de même), nous repartons à 6 heures du matin en direction de notre point de rencontre avec notre futur guide. Nous sommes chargés de 2 litres d'eau par personne, d'un pique-nique constitué de pain, de fromage et de fruits subtilisés dans l'économat. L'eau potable va devenir, durant dix jours, l'élément le plus rare, quand bien même nous sommes sur le plus grand glacier des Alpes, un des réservoirs d'eau de l'Europe... Notre groupe progresse, il est gratifié de levers du jour absolument grandioses, d'une traversée de forêt constituée de mélèzes et d'arolles, bordée de buissons de myrtilles et de sentiers taillés dans le roc qui longent la langue du grand fleuve gelé. Quatre heures plus tard, en ayant tutoyé les marmottes et les chamois, nous arrivons dans la bonne humeur à Märjelensee, pour la première halte de la journée.

L'un après l'autre avec l'accord du guide, nous pénétrons sous le glacier dans la vaste grotte de glace bleutée et lumineuse qui s'ouvre à nous. En tête, la sentence qui claque : «si cela s'effondre, ainsi, il n'y aura qu'un mort». Pour ne pas éveiller le géant, je marche sur la pointe des pieds et ne fais aucun bruit, prends quelques clichés et en ressors rapidement. Encordés par le nombril au moyen d'un nœud de huit, nous partons en file indienne, foulant d'un pas lent et régulier le glacier blanc-gris. La corde, cordon ombilical de survie, doit rester entre nous tendue. Dans ma main droite, je tiens le surplus pour qu'elle ne traîne pas au sol, se mouille et s'alourdisse. Nous devons marcher en rythme, car la moindre hésitation du compagnon qui précède ou de celui qui succède nous projette d'un coup sec en avant ou en arrière. Je me concentre sur mes pieds afin d'enjambe les irrégularités continues du sol et contrôle le rythme de ma respiration. Dans chacune de mes mains, un bâton de marche m'aide à me servir de mes bras pour me tirer en avant, «fais confiance à tes semelles» me dira le guide, jusqu'à ce que je fasse disparaître les bâtons dans mon sac.

«SI CELA S'EFFONDRE, AINSI, IL N'Y AURA QU'UN MORT»

Une voix demande de réduire le rythme trop cadencé du groupe, puis une autre de chausser les crampons pour ne plus glisser, l'un a besoin de faire pipi, l'autre trébuche. L'inexpérience de notre groupe, couplée à la charge de nos sacs à dos en surpoids, que nous remontons machinalement sur nos épaules douloureuses, commence son travail d'usure. Le chef de file refuse, il nous faut encore avancer une heure en longeant la moraine centrale. Aucun mot ne s'échange, en dehors de notre propre souffle, le seul bruit audible est celui de nos pas qui crissent sur les cristaux de glace. Le flot de nos pensées traverse nos esprits, nous attendons avec impatience le signal du guide qui décrète qu'il est temps de manger... Le vent présent sur le glacier refroidit nos corps malgré l'effort soutenu, nous nous alimentons rapidement, puis repartons. Je compte mes pas intérieurement depuis des heures 1, 2, 3, 4... 1, 2, 3, 4...1, 2, 3, 4... La marche d'approche pour rejoindre la cabane est interminable, le glacier s'étend à perte de vue devant et derrière nous, déjà huit heures de cheminement à 2 km/h de moyenne...

Le guide commence une drôle de danse en forme de S, durant un temps qui va sembler le plus effroyable de notre vie. Il s'arrête net, lève sa tête revêtue d'une casquette de flanelle brune et sifflote entre ses lèvres en observant de ses yeux marron sans expression les crevasses béantes et sans fond qui flirtent à nos pieds. Comme une marmotte devant un danger imminent, l'individu se transforme en statue de sel opaque. Il fait quelques pas en arrière et entame une courbe opposée pour nous entraîner en file encordée par un autre chemin. La configuration du glacier se densifie et les crevasses qui lézardent le corps de la glace complexifient grandement notre approche. Il devient impossible de les éviter... Nous sommes pris en étau dans une zone de turbulences glaciaires. Impossible d'avancer, ni de reculer et pour sortir de là, il nous faut sauter par-dessus les crevasses ! Dans notre dos, pesant une vingtaine de kilos, des objets fragiles et coûteux pour réaliser nos pratiques artistiques individuelles. Principalement du matériel technique de prise de son, vidéo, photo, une station météo, un drone, plus quelques vêtements et objets hétéroclites personnels.

En plus de l'eau, je transporte 6 kilos de matériel photo, des carnets de croquis, une carte topographique en tissu, de quoi écrire, un rechange de sous-vêtements et quelques produits de soins, dont une brosse à dents dont j'ai coupé le manche en deux (oui, j'ai de l'humour).

De sa main droite, la statue de sel manie un pic à glace aussi lesté que Bruce Lee dans la fureur de vaincre. Il taille des marches étroites et glissantes pour former des prises d'accroche pour nos pieds et nos doigts gelés. Nos jambes en coton et notre cerveau immobilisé par la panique nous transforment en araignées de cartoon, sautant tout droit, en hurlant les yeux fermés pour enjambe les failles béantes. Les uns après les autres, nous laisserons couler nos corps dans un toboggan de glace, perdant au passage une gourde qui chutera en contrebas. Impossible de fuir, ni les larmes, ni la peur, ni une cheville foulée ne vont nous arrêter. Nous enchaînons, durant plus d'une heure dans une ambiance tendue, les obstacles. Les trois femmes étant en amont de la cordée, les trois hommes à l'arrière diront plus tard : «nous n'avions pas le choix, puisque vous étiez passées, même si nous chiions dans nos frocs».

NOS JAMBES EN COTON ET NOTRE CERVEAU IMMOBILISÉ PAR LA PANIQUE, NOUS TRANSFORMENT EN ARAIGNÉES DE CARTOON

La troupe amorce enfin un virage vers la droite pour sortir du glacier, au loin, on distingue la cabane tant désirée. Sur un rocher, une grande marque rouge indique aux montagnards le sentier à emprunter pour y accéder. Une heure d'efforts soutenus dans les pierriers et nous serons hissés sur le balcon qui surplombe la mer de glace. Quelques-uns tentent une rébellion pour négocier une demi-heure de pause, «nous ne bougerons plus d'ici !» Le guide n'en démord pas, «il faut avancer, allez !».

Il est 16 h, une terrasse emplit de monde en tee-shirt technique coloré, chaussettes et crocs en plastique (sabots) jaune citron, lunettes de soleil à vitres teintées, crème solaire brillante sur le nez et les oreilles rougeoyantes, parasols vifs corolles toutes déployées vers un ciel bleu immaculé, chopes de bière pression avec une épaisse mousse fraîche qui déborde et des discussions bruyantes et polyglottes entrecoupées de rires à gorges déployées. Plus une seule place assise sur les bancs en bois chargés à bloc d'arrière-trains disposés autour des tables au soleil. Il fait chaud, l'ambiance joyeuse et détendue est à mille lieues de ce que je m'attendais à trouver à 2 850 mètres de hauteur, sur le plus grand glacier des Alpes, le Groenland au cœur de la Suisse, après onze heures d'une marche d'approche dure et dangereuse entre les crevasses, les aspérités du glacier et les moraines, encordée à mes camarades et

chargée comme une mule têtue et hagarde, qui se hisse en comptant ses pas pour ne plus penser.

À 6 h, un lendemain, des couloirs et des chambres vides et défaites, un lieu abandonné à la hâte, ici et là, demeurent une chaussette oubliée, un mouchoir usagé en papier chiffonné, une poubelle pleine malgré l'injonction de reprendre les déchets apportés. Le silence résonne dans mes pas sur le lino gris qui me conduit jusqu'à la porte de sortie. L'horizon déployé est vaste, rude, monochrome, comme suspendu entre ciel et terre, irréel et d'une beauté à couper le souffle. Il fait froid, je remonte la fermeture éclair de ma veste et enfle mes gants. Au loin s'échappent trois dernières silhouettes à la Giacometti. Fils de fer noirs, avarés de mots, des pas courts, chargées de gros sacs à dos, elles descendent rapidement un escalier, escarpé et métallique, vissé à même la falaise, à ce jour quatre cent quarante-deux marches qui séparent la cabane du géant qui recule drastiquement. Les sommets bleu foncé se teintent d'un dégradé de rose pâle, la naissance de l'aurore inaugure une première journée sur l'immense glacier d'Aletsch. À la cabane Konkordia, il n'y a plus âme qui vive et les lits sont froids. Effacées les hordes d'alpinistes expansifs du jour précédent.

Comme une marée haute, le passage des hommes est rythmé par un horaire cyclique précis et rodé. Par vagues, les passagers échouent en fin d'après-midi sur ce phare de montagne perché sur un balcon de roches qui surplombe l'immense mer gelée composée des 86 kilomètres carrés du glacier d'Aletsch. Ils embarquent à la recherche d'un abri chauffé avant la tombée de la nuit, d'un repas chaud et de boissons, de confort pour les besoins de base. Puis, dès 5 heures du matin, s'engloutissent dans le grand paysage pour disparaître accrochés à des cordes aussi vite qu'ils sont apparus, à la conquête de nouveaux itinéraires et de sommets. La Konkordiahütte conçue pour recevoir 155 montagnards, s'articule architecturalement par la cuisine d'un côté, suivie du réfectoire, puis des couchettes et, pour finir la chaîne organique, des toilettes sèches à l'autre extrémité du refuge. Nourrir, coucher et soulager; les toilettes étant le seul lieu individuel de cet espace communautaire, parfaitement ordonné, et réglé comme du papier à musique.

COMME UNE MARÉE HAUTE, LE PASSAGE DES HOMMES EST RYTHMÉ PAR UN HORAIRE CYCLIQUE

Dès lors, de 5 heures du matin à 16 heures environ, une activité invisible s'organise sur ce caillou retiré de la plaine et de la civilisation. Durant dix jours, une petite troupe constituée de sept personnes va s'y installer, vivre nuits et jours ensemble, bouleversant une quiétude relative occupée habituellement par la résidence de trois personnes de l'ombre qui y travaillent à la saison, le gardien et deux employés. Les artistes vont demeurer et non, comme les centaines de montagnards qui y convergent chaque année, transiter. Le terrain d'exploration comprend un périmètre entre la cabane Konkordia et la place du même nom (Konkordiaplatz). La place, qui voit converger les trois glaciers qui vont former celui d'Aletsch, est assez grande pour y bâtir une ville suisse de taille moyenne et la glace peut y atteindre une épaisseur de plus de neuf cents mètres.

Au-delà des deux tableaux, humain et environnemental; empli et vide; bruyant et silencieux; chaud et froid; qu'y a-t-il derrière les grandes étendues de glace inhospitalières et silencieuses, les déclinaisons de tons de blanc et les sommets enneigés? *A priori*, un silence visuel et auditif...

Se servir d'une pratique artistique engagée et d'une attitude dépouillée de projections, pour traduire ce qui ne se voit pas et explorer au moyen de deux axes: images et mots, un contenu porteur de sens.

Questionner et lire l'étendue de glace, le territoire, les gens et les objets pour glaner des matériaux visuels qui racontent une histoire. Au moyen d'un mouvement dirigé vers l'extérieur, mais également dans l'introspection de nos limites et résistances intérieures. Retranscrire les découvertes réalisées au moyen de la photographie, du graphisme et de l'écriture. Avec comme fil rouge, un engagement artistique envers les enjeux du réchauffement climatique qui ont un impact fort sur le recul drastique du glacier d'Aletsch.

COMME FIL ROUGE, UN ENGAGEMENT ARTISTIQUE ENVERS LES ENJEUX DU RÉCHAUFFEMENT CLIMATIQUE

Pour compagnon de voyage, quatre carnets Moleskine (ceux où naissent les légendes). Un pour ma mémoire consignée par écrit, un qui reçoit l'abstraction graphique du glacier et nos interventions au moyen de

pictogrammes, un pour des illustrations et le quatrième qui recueille les récits glanés auprès des montagnards. Ce dernier entame une réflexion sur ce qui demeure dans le souvenir collectif alors que les glaciers disparaissent. La phrase suivante est posée en quatre langues: «racontez-moi un souvenir lié à un glacier suisse ou d'ailleurs».

Un travail photographique permet d'immortaliser les changements perceptibles sur le glacier et le besoin de protection de celui-ci. Un cliché de couvertures de survie en suspension sur le glacier se veut symbole d'une prise de conscience environnementale à amorcer. Une image forte, qui, sans condamner une époque ou alimenter les théories sur les causes du réchauffement climatique, se veut être un miroir de la société contemporaine.

Une impression de cartes topographiques sur tissu permet d'intervenir symboliquement sur la surface des glaces dites éternelles. Les itinéraires et les interventions réalisées sur le territoire par l'équipe sont brodés au fur et à mesure de nos caps et donnent une épaisseur au recul amorcé du géant de glace. Les experts annoncent que d'ici à 2100, il ne restera plus qu'environ le quart des surfaces et volumes actuels des glaciers suisses. De ce paysage glaciaire, que restera-t-il à transmettre à nos petits-enfants?

Une collection éphémère et un recensement photographique questionnent avant, pendant et après notre séjour, sur l'usage, la durabilité, et notre rapport aux objets:

- que l'on emporte avec soi;
- présents dans la cabane à 2 850 mètres;
- disséminés sur le glacier (déchets, ballons crevés, déchets alimentaires, objets utilitaires, matériel d'alpinisme, radio, morceau d'avion!).

Dans une recherche de décroissance heureuse et de rationalisation de la production, de quoi avons-nous réellement besoin?

A la suite de ce séjour, j'ai choisi de diviser par quatre mes possessions matérielles et d'entamer une démarche citoyenne pour diminuer ma consommation quotidienne et ma production de déchets.

© LAURENCE
PIAGET-DUBUIS
www.matterofchange.org
Glacier d'Aletsch, Suisse

